

Poèmes épelés pour une enfant

Pierre DesRuisseaux

Number 25, Summer 1985

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/15798ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

DesRuisseaux, P. (1985). Poèmes épelés pour une enfant. *Moebius*, (25), 21–25.

PIERRE DESRUISSEAU

Poèmes épelés pour une enfant

à Mia

La branche la plus haute
crie au-dessus des jardins
soit l'âme dans l'instant
et franchit un impossible pays
ce grand bruit où se perdent les images
qui miroitent et qui tombent reposant sur des lèvres

* * *

Qui des visages devient aveugle
le miroir protège tous les feuillages las
et d'atteindre à travers
les routes cette terre
j'appelle, minime, dans les herbes retenues
plus glissantes d'ici
la parole réconciliée sous l'arche des corps.

* * *

S'éploie le vide qui se déchire
s'infirme dans son vol
brise la lumière parmi soi

sinon ivre sous la dure bête
dans la nuit et sa chevelure perdue
l'anxieux rocher ensevelit ton silence.

* * *

Selon que l'aile porte la plénitude
sous la grande lumière
la seule ombre une dernière fois
emplit la pierre.
La craie des eaux oublie-t-elle
le jeu suffisant des convives?

* * *

Que lavait la Terre
pour une simple enfant?
Tu répands le flot des chemins

refonte et soudain épars
je ne sais quel bruit respire
dans cette image plus rapide
où tonne la sève où est l'éphémère.

* * *

Peuplé et autres
une femme s'assoupit sous le soleil
là s'assèchent les arbres
et c'est la rivière
une tendresse qui s'avance
porte la superficie traversée par le vent.

* * *

Pour voguer, le jour, d'une voix
se perd l'arbre
nie la caresse gracile
où je suis l'air fissuré
heurté des parois.

* * *

Ce qui s'ouvre conduit
un moment le sommeil
l'imagination avance quelques murmures
le pire d'une présence
erre par ce vent
qui secoue pourtant mes lèvres
au bout de la terre friable

(le fruit passe encore dans la boue).

* * *

Incalculable flamme
quelques lèvres n'épargneront
jamais rien.
Un coeur trace chaque soir
quelques mots :
«Le souffle des feuillages
est trop beau qui s'ouvre sous la lune.»

* * *

Vers les racines
où est brisée la mémoire
la montagne rabote des arbres.
A pleine oreille, la parole est silence
sous la cohérente charrue de l'aube.

Parleras-tu toujours des raisins?

* * *

Simple image pour l'éternelle braise
le fruit tombe vers nous
déchire les grandes lampes
comme si la lumière invente délimite
un séjour dans le verger plus grand
qui parfois saigne.

* * *

Double poison d'église
la Terre et le vent se déplacent
dans l'inertie d'abord
pour durer et pour clore
car même la plaine arrimée
profondément se délivre
à la superficie qui répond à l'appel
le lointain délimitant le dattier.

* * *

Quelquefois la pierre ouvre
et si elle est jamais tentée
l'aube souffre ou enserre.

Je te serai parfois errant
plus grave cette voix
séparée de connaître
et du visage opulent des chemins
outre souvent la robe immobile
accrue dans la nuit et qui courbe le temps.

* * *

Incisive et souvent facile
l'unité des cordes est dans l'ossement
soudain qui monte
fait reflourir ce jour
par l'eau à jamais brisée
par l'eau soudain plus grande: «Cry little rain!»

* * *

Que faut-il
semblable jusqu'à l'espoir
et fut long un mot qu'un cri honore

ainsi s'apercevoir que nous avons choisi
et se plaindre longtemps d'un bonheur désiré
que cette rue plus simple
fleurit dans des yeux
par un petit feu froid.

* * *

Qui nous ramassa
pour prendre les oiseaux?

Quelques mots ne quittent guère
les choses pour injurier l'objet
la main tout un jour
peut s'accaparer de nos corps
mais la matière heureuse
défait la mer et l'été vif dans la rizière.

* * *

Ne lire
et tellement d'autres mondes
dans une joie revient
la superficie dérisoire parfois
jusqu'à un mot dans l'extrême demeure des choses.

* * *

Comme une chaîne
le dessein s'épaissit et vide
par une larme
du geste lentement de la rivière
est jailli le moineau
sur ce long chemin qui passe.